

Le Renseignement au début de la guerre froide 1945-1955

Olivier Forcade et Maurice Vaïsse (dir.)

*Actes du colloque international organisé
par l'Académie du renseignement le 6 juin 2016*



Olivier Forcade et Maurice Vaïsse (dir.)

Le renseignement au début de la guerre froide 1945-1955

*Actes du colloque international organisé
par l'Académie du renseignement le 6 juin 2016*

La **documentation** française

« En application du Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992, une reproduction partielle ou totale à usage collectif de la présente publication est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur. Il est rappelé à cet égard que l'usage abusif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

© Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2019
ISBN : 978-2-11-145688-4

Présentation

Service interministériel à compétence nationale, l'Académie du renseignement a été créée par un décret du Premier ministre du 13 juillet 2010.

Membre de la communauté française du renseignement, l'Académie du renseignement met en œuvre les orientations stratégiques du coordonnateur national du renseignement et de la lutte contre le terrorisme au profit des six directions et services spécialisés : direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), direction générale de la sécurité intérieure (DGSI), direction du renseignement militaire (DRM), direction du renseignement et de la sécurité de la défense (DRSD), direction nationale du renseignement et des enquêtes douanières (DNRED) et le service de traitement du renseignement et action contre les circuits financiers clandestins (Tracfin).

La première mission de l'Académie du renseignement est de concourir à la formation du personnel des services de renseignement placés sous l'autorité des ministres chargés de la Sécurité intérieure, des Armées, de l'Action et des Comptes publics. Elle a également pour mission de contribuer à la diffusion de la culture du renseignement.

L'Académie a ainsi vocation à proposer **des actions de sensibilisation sur le renseignement, destinées à différents publics** ou pouvant s'insérer, sous le label «Académie du renseignement» dans des formations assurées par d'autres organismes.

Afin de favoriser la promotion des métiers et de la culture du renseignement, l'Académie encourage le monde universitaire et de la recherche à travailler sur les thématiques du renseignement. La création d'une collection de l'Académie du renseignement à la Documentation française témoigne de cette volonté de faire partager au plus grand nombre la culture du renseignement.

Depuis 2014, des **colloques publics** sont ainsi organisés par l'Académie en partenariat avec d'autres acteurs (tels que la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) du ministère des Armées, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), l'Académie des technologies). Ces manifestations présentent un caractère scientifique de haut niveau tout en étant destinées à un public assez large. La qualité des membres du comité scientifique constitué pour chacun de ces colloques en est le garant.

Avertissement

Ce livre est le fruit des actes du colloque international
organisé par l'Académie du renseignement
à l'amphithéâtre Foch de l'École militaire
le 6 juin 2016 et dont la direction scientifique
a été confiée aux professeurs Olivier Forcade
de la Faculté des Lettres de Sorbonne Université
et Maurice Vaïsse de l'Institut d'études politiques de Paris.
La préparation scientifique leur a incombé et la préparation
matérielle a reposé sur l'Académie du renseignement
(Services du Premier ministre).

Sommaire

P. 3 **Présentation**

P. 9 **Introduction**

P. 11

Renseignement et guerre froide
par Maurice Vaïsse

P. 19 **Études**

P. 21

Les relations secrètes franco-allemandes (1947-1953)
par Wolfgang Krieger

P. 31

Les débuts de la guerre froide :
1946 et le contre-espionnage
français en Allemagne occupée
par Louise Matz

P. 47

Renseignement et contre-
ingérence à Berlin (1945-1955)
par Christian Brumter

P. 69

Au seuil de la guerre : lorsque
les États-Unis découvrent les
opérations clandestines en temps
de paix *par François David*

P. 83

Les premières années de la guerre
froide et leur influence sur le
renseignement américain
par Charles Cogan

P. 91

Le modèle *kominternien*, matrice
de la vision occidentale du
renseignement soviétique
par Guillaume Bourgeois

P. 111

Le gouvernement travailliste,
les services de renseignement
britanniques et le début
de la guerre froide
par Christopher Andrew

P. 117

1945-1955 : une recomposition
difficile pour le renseignement
français
par Claude Faure

P. 127

L'Indochine au cœur du
renseignement occidental contre
la Chine communiste
par Jean-Marc Le Page

P. 143

Beria et la bombe
par Françoise Thom

P. 151 **Témoignages**

P. 153

L'influence des débuts de la guerre
froide sur les services et la DST
par Jacky Debain

P. 165

Roger Wybot, créateur du contre-
espionnage français moderne
par Jean-François Clair

P. 173 **Conclusion**

P. 175

Conclusion *par Olivier Forcade*

P. 181 **Les auteurs**

Introduction

Renseignement et guerre froide

par Maurice Vaïsse

Le renseignement n'est pas né avec la guerre froide.

De tout temps les États ont tenté d'obtenir des informations sur leur voisin, leur ennemi ou même leur partenaire. Mais assurément la guerre froide correspond à une période où le renseignement acquiert un rôle considérable.

Quels sont les effets de la guerre froide sur le renseignement ? Comment celui-ci évolue-t-il pendant cette période si particulière ? Et corrélativement, le renseignement aurait-il eu un effet sur la guerre froide ?

C'est tout l'intérêt de ce colloque que d'essayer de répondre à ces questions. Mon propos liminaire se limitera à des considérations générales et bien banales, mais les exposés qui suivront répondront à ces questions de façon plus complète.

À la suite de la Seconde Guerre mondiale, on assiste en effet à une transformation complète des relations internationales.

On passe d'un système multipolaire européen à un système mondial bipolaire. On bascule de la Grande Alliance à la guerre froide ; ce passage est très progressif : on ne peut parler d'entrée en guerre froide qu'en 1947.

Certes, en réalité, depuis 1917 existent deux systèmes antagonistes, dont l'Union soviétique, qui se révèle un partenaire impossible : prônant la révolution universelle, puis oscillant entre une alliance avec l'autre puissance vaincue, l'Allemagne, en 1922 lors de la conférence de Rapallo d'une part et le rapprochement avec les puissances démocratiques d'autre part, pour aboutir au pacte germano-soviétique en 1939. Si bien que la Grande Alliance est une entente conjoncturelle contre l'Allemagne nazie.

Malgré la fraternité d'armes, la sympathie affichée, la vague de soviétophilie et le programme « Lend-Lease », la Grande Alliance n'est pas exempte de récriminations. Staline réclame un second front qui n'arrive

qu'en juin 1944; la méfiance s'exacerbe à la fin de la guerre : armistice de l'Italie, capitulation à Reims, bombe atomique sur Hiroshima, que certains qualifient de dernier acte militaire de la Seconde Guerre mondiale et de première opération de la guerre froide.

Néanmoins le souci du président Roosevelt a consisté à maintenir des rapports de confiance avec Staline; partout dans le monde, on professe une grande admiration pour l'armée Rouge et la rencontre des soldats américains et soviétiques se rejoignant à Torgau sur l'Elbe, le 25 avril 1945, est éminemment symbolique.

Mais à partir de 1946 les relations avec l'URSS se détériorent rapidement : à Roosevelt succède Truman, plus méfiant à l'égard de l'Union soviétique. Ce changement est symbolisé par le discours de Churchill à Fulton le 5 mars 1946 qui attire l'attention sur une ombre qui tombe sur le monde : «Un rideau de fer est descendu à travers le continent».

Un an plus tard, le président Truman dénonce des régimes fondés sur «la volonté d'une minorité imposée à la majorité» et il propose une aide économique et financière : c'est le plan Marshall. En octobre 1947, lors de la création du *Komintern*, Jdanov, secrétaire général du PCUS, constate que le monde est divisé en deux camps : le camp impérialiste et antidémocratique, avec à sa tête les États-Unis, et le camp anti-impérialiste et démocratique dirigé par l'URSS. La guerre civile en Grèce, la bolchévisation des États d'Europe orientale, le coup de Prague de février 1948, la crise de Berlin de juin 1948 : le monde est bien entré en guerre froide. Son apogée dure jusqu'en 1953.

C'est l'occasion de définir la guerre froide, qui se caractérise par :

- l'incapacité à régler les problèmes nés de la guerre, en particulier le problème allemand;
- un affrontement des valeurs de deux idéologies dont l'ambition est de s'étendre au monde entier; pour les pays européens, l'expansion est une menace car elle est sous-tendue par un danger intérieur, les PC en France et en Italie;
- une situation de confrontation de deux blocs géopolitiques.

Malgré tout, cet affrontement ne se transforme pas en guerre chaude, en troisième guerre mondiale, ce qui en constitue un des mystères!

Dans cette confrontation qui concerne tous les aspects de la vie, le besoin d'information sur l'ennemi, le renseignement, acquiert une

signification sans précédent. Autrefois simple complément d'autres instruments du pouvoir politique, il devient l'instrument par excellence d'États théoriquement en paix.

D'où l'intérêt d'essayer de mettre au jour les incidences de la guerre froide sur le renseignement dans l'organisation du travail même, sur les techniques mises en œuvre, sur la principale cible du renseignement, à savoir le secret atomique, sur les résultats obtenus dans l'évaluation.

Dans l'organisation du renseignement, celui-ci est également affaire d'organigrammes. Dans la période 1945-1950, l'évolution est très rapide puisqu'on passe d'abord d'un temps de guerre à un temps de paix, dans un processus de démobilisation générale, avec une reconversion des appareils administratifs et la diminution de leurs effectifs. Pendant la guerre, les services avaient connu une expansion telle qu'il convenait de limiter leurs effectifs en temps de paix, voire de les supprimer. Aux États-Unis, le 12 septembre 1945, on dissout l'OSS, considérée comme «une administration, trop coûteuse et réalisant le plus grand gaspillage»; en France, la Direction générale des études et renseignements (qui avait absorbé le BCRA) est démantelée en octobre 1945 : sur 12 000 employés, 10 000 sont renvoyés.

Peu à peu, la nécessité s'en faisant sentir, est créé en 1946 le Service de documentation extérieure et de contre-espionnage en France; aux États-Unis, avec la loi de sécurité nationale de juillet 1947, est créée la CIA, chargée de missions multiples : évaluation de la situation et prévisions, espionnage, opérations clandestines, propagande et action.

Avec la guerre froide, les organes de renseignement redeviennent énormes et permanents. Le renseignement devient en temps de paix un attribut majeur de l'État moderne, rattaché le plus souvent au plus haut sommet de l'État, la présidence aux États-Unis, le président du Conseil en France. Cette évolution reflète en partie la révolution dans la perception de l'ennemi : de l'Allemagne nazie on passe à la Russie soviétique. Il va falloir s'adapter et les mentalités peinent à la tâche; pour les Français, le danger allemand, le danger italien restent d'actualité jusqu'au début des années 1950. En outre, pour les puissances coloniales, le danger vient aussi des organisations et des militants de la décolonisation; bref, il s'agit d'adapter les organigrammes et les objectifs.

Sur le travail lui-même, il y a dissymétrie entre les deux blocs.

D'un côté, des États relativement ouverts et démocratiques, où dès 1943 le KGB et le GRU ont leurs entrées aux États-Unis dans les instances gouvernementales ; en France, le gouvernement expulse en novembre 1947 les membres de la mission militaire de rapatriement soviétique en France dont les missions étaient extensives.

De l'autre côté, des pays où règne le secret : la tradition du secret russe est renforcée par le communisme soviétique, d'où des sources d'information rares. Les témoignages d'agents des services français sont concordants. Ils témoignent de l'extrême difficulté de la recherche du renseignement dans les pays de l'Est : peu de contacts avec la population locale, recrutement d'agents très délicat, au point que pour Américains et Français il peut être utile de passer par les anciens agents de l'*Abwehr*... et de recourir à l'audition systématique des réfugiés ou des transfuges dans les postes implantés en Allemagne.

On passe d'un conflit interétatique à un conflit idéologique, avec des répercussions internes en raison de la présence de partis communistes puissants en France et en Italie, bénéficiant d'une audience électorale considérable, fondée sur la mémoire de la Résistance au nazisme et au fascisme. Quand le bureau politique du PCF déclare que « tout homme de progrès a deux patries : la sienne et l'URSS », l'ennemi en cas de guerre contre l'URSS n'est plus seulement extérieur, mais aussi intérieur : le mythe de la cinquième colonne resurgit... Et l'idéologie n'admet pas le doute. Dans l'atmosphère de guerre froide, impossible (comme dans la version française du film *Courrier diplomatique* de Hathaway, 1952) de nommer les espions soviétiques par crainte de mécontenter le public et les intellectuels français procommunistes : on les appelle des « slavons » !

Pour cette raison, on constate une transformation du travail de renseignement. Certes le travail de renseignement humain demeure important : dans ce domaine, le KGB et le GRU remportent des succès aux États-Unis et en Grande-Bretagne et la thèse d'une menace communiste omniprésente à tous les niveaux de la société américaine se développe.

Que le sénateur McCarthy ait cédé à la paranoïa en voyant des espions communistes partout est certain. Néanmoins, la participation active de communistes américains au réseau d'espionnage soviétique est avérée. Quant à la pénétration des services secrets britanniques, elle est bien connue. Le cas de Kim Philby est fascinant, puisque, placé au cœur du service de renseignement britannique, il informe directement Moscou sur les messages Venona, donc le déchiffrement systématique de tous

les messages chiffrés soviétiques interceptés et la liaison entre le MI6 et la CIA.

À cause des difficultés liées au renseignement humain, on constate le passage à un renseignement de plus en plus technique, de Humint à Sigint; l'évolution était déjà commencée pendant la guerre, mais son importance ne cesse de croître : il s'agit de voir et d'écouter chez le voisin. Des villes sont idéalement situées au carrefour des deux mondes, comme Vienne et Berlin.

Du côté occidental, il y a un programme de vols d'avions de transport au-dessus de l'Europe de l'Est et de l'Union soviétique pour connaître les capacités de la défense anti-aérienne russe. Les Occidentaux sont avantagés en raison de la poursuite de la collaboration anglo-américaine en matière de collecte d'informations y compris le déchiffrement des transmissions radio, téléphones, etc., renforcée par l'extension aux territoires du Commonwealth répartis sur toute la surface du globe (traité UKUSA) avec la multiplication d'installations de moyens d'écoute proches du territoire soviétique (bateaux, avions, ballons dirigeables), avant la mise en route, en 1956, du programme d'avions U2, qui échappent aux défenses anti-aériennes soviétiques.

Du côté des démocraties populaires, les locaux des ambassades occidentales sont la cible idéale de l'espionnage technologique. Dans l'ambassade de France à Varsovie, les locaux sont truffés de matériels d'écoute avec un câble de sortie du dispositif d'écoute posé par des ouvriers polonais. Les spécialistes considèrent que, grâce à ces renseignements, la diplomatie soviétique avait connaissance de tous les secrets de la diplomatie occidentale.

Parmi les secrets recherchés, ceux portant sur les affaires atomiques sont essentiels. Si le secret avait un sens et donc le renseignement, c'est bien dans ce domaine et d'une certaine façon, il y a une vraie consanguinité entre le secret atomique, la guerre froide et le renseignement. Les preuves en abondent : ainsi, selon des historiens révisionnistes américains, si les États-Unis utilisent la bombe contre le Japon, c'est moins pour mettre fin à la guerre que pour impressionner celui qui est encore le grand allié. En URSS, Beria est à la fois super ministre de la Sécurité d'État et chargé du développement de la force nucléaire, en particulier par l'espionnage.

Le secret est au cœur du programme Manhattan et on sait combien les savants atomistes français ont souffert d'être exclus des derniers développements de ce programme, car ils étaient soupçonnés de connivence avec l'Union soviétique. Et lorsqu'à Potsdam Truman avait confié à Staline que les savants américains venaient de mettre au point une arme d'une puissance extraordinaire, Staline s'était contenté de répondre qu'il espérait que les États-Unis en feraient bon usage contre les Japonais. En réalité, le programme atomique soviétique, qui avait commencé, devait beaucoup à l'espionnage des atomiciens immergés dans la fabrication de la bombe atomique américaine ; c'est la fameuse opération Enormoz, qui consiste à infiltrer les laboratoires de physique nucléaire. Les services soviétiques réussissent à se procurer le rapport Maud et ils peuvent compter sur des savants, en particulier Klaus Fuchs,, militant communiste d'origine allemande réfugié en Grande-Bretagne, qui transmet des informations à Moscou à partir de 1942, en particulier le plan de la bombe Fatman. À la suite des révélations d'un transfuge, Igor Gouzenko, Klaus Fuchs avoue au MI5 avoir communiqué des informations atomiques à l'URSS, qui réussit à faire exploser sa première bombe atomique en 1949.

Dans ce rapport entre renseignement et guerre froide, quels résultats obtient le renseignement dans l'évaluation des forces adverses ?

Malgré tous les efforts déployés, l'évaluation de la menace n'est pas performante. Du côté américain, on ne prend pas conscience de l'importance de l'espionnage soviétique aux États-Unis et en juillet 1948 la CIA considère que l'URSS ne parviendra pas à se doter de l'arme atomique avant les années 1950, car le général Groves, patron du programme Manhattan, fonde son appréciation sur les quantités d'uranium disponible, qu'il juge trop faibles. Or, l'explosion atomique soviétique a lieu à l'été 1949. D'où les questions qu'on peut se poser :

- 1) Comment les services américains ont-ils pu se tromper dans l'estimation de la capacité soviétique ?
- 2) Comment l'URSS a-t-elle réussi à camoufler ses activités ?

En revanche, le renseignement technologique américain remporte un succès, car le président Truman est informé de l'explosion grâce à un système de détection aéroportée secret, par le moyen d'avions B-29 qui peuvent détecter des poussières radioactives. Grâce à cette information, c'est le président Truman qui peut annoncer officiellement l'essai atomique soviétique, donc la fin du monopole américain.

Dans le domaine des armes conventionnelles, on a encore moins de garantie sur l'effectivité du renseignement. Du côté occidental, une grande incertitude règne sur les capacités militaires soviétiques au point que les évaluations varient du « tigre de papier » au géant surarmé ; la perception occidentale d'une énorme supériorité soviétique devient vérité d'évangile. En 1947, De Gaulle voit la menace russe « à deux étapes du Tour de France ». Et le général de Lattre évalue en 1948-1950 la puissance adverse à un point tel qu'il recommande de s'en remettre à la force atomique américaine. En 1953-1955, la force militaire soviétique est estimée au chiffre considérable de 175 divisions, qui se révèle une information fiable à ceci près que, en réalité, un tiers des divisions sont vraiment équipées, un tiers partiellement, un tiers seulement des divisions-cadres. Pour être équitable, la perception soviétique des capacités américaines est également surévaluée ; les rapports du KGB pèchent par leur sens de l'exagération.

On a vu l'influence de la guerre froide sur le renseignement. De fait, l'espionnage devient un sujet omniprésent dans les sociétés : une très grande publicité est donnée à l'arrestation et au jugement des espions et aux expulsions de diplomates. La guerre du renseignement est un substitut à la guerre chaude ! Et quand Georges Pâques commence à transmettre des informations à partir de 1943, la raison invoquée est sa volonté de jouer un rôle dans l'histoire et d'empêcher une troisième guerre mondiale.

En conclusion, on peut tenter de retourner l'interrogation : quelle influence le renseignement a-t-il pu avoir sur la guerre froide ? L'importance des moyens mis en œuvre pour détecter les mouvements de troupes, anticiper les attaques par surprise (Pearl Harbour, Corée) et les mouvements de troupes suspectes aboutit à protéger les gouvernements d'un alarmisme excessif. Connaître les potentiels de destruction de l'ennemi rend le monde plus sûr.

Les succès et les performances du renseignement ont probablement eu une influence positive sur la guerre froide. On a même pu dire que les agences de renseignement ont eu un rôle stabilisateur et que si la guerre froide n'est pas devenue une vraie guerre, c'est grâce au renseignement. Au fond, le renseignement n'a-t-il pas été un facteur de paix dans la guerre froide ?

